

LES PEINTURES DE JEAN-BAPTISTE ERZEN

Jean-Baptiste Erzen aurait pu être un petit prince demandant de lui dessiner un mouton. Mais c'est l'enfant lui-même qui dessinait le mouton. Dans son âge tendre, tout un bestiaire coulait de sa main, salamandre, poisson, oiseau, chien, chat, grenouille. Il y avait aussi des prairies sous le vent, des Indiens chassant le bison, une princesse noire, immense et à la bouche de diva, des lunes et des soleils.

Je me souviens de l'acuité de regard de cet enfant-là. Ses dessins coloriés au feutre puis ses gouaches et enfin ses pastels n'étaient ceux d'un enfant que par l'univers d'enfant qu'ils exprimaient. Mais il y avait autre chose. Le trait manifestait une sûreté rare, faite de grâce et de pureté. La couleur était juste. Jean-Baptiste savait voir.

Puis l'orage de fer est venu. Pointes acérées en plein cœur. Silence. Silence avec un noir bouillonnement resté dedans. Et une longue nuit.

Un jour, la peinture est revenue.

L'aquarelle d'abord. Voiles pâles comme d'arachnéens pansements qui disaient « Ne me perds pas, je t'accompagne. Je ne sais pas si je saurai te guérir mais je t'accompagne. »

Plus tard, Jean-Baptiste apprend la peinture. Ou la peinture a la patience d'appriivoiser Jean-Baptiste, de l'attendre, de distiller ses exigences, ses règles. Elle accepte de faire l'école buissonnière avec lui. Longues errances d'où jaillissent ici ou là quelques pépites parmi les nombreux essais décourageants. Souvent, elle et lui, silencieux, restent devant le grand mur blanc. Elle lui parle aussi : « Laisse le rouge et le vert l'un à côté de l'autre, là, ils peuvent dialoguer. Ne détruis pas cette toile, laisse-la s'endormir. Tu la réveilleras lorsque ton œil sera réveillé, lorsqu'il verra juste à nouveau."

Aujourd'hui, le jeune homme peint avec sa vie, défaisant sans doute, une à une, les bandelettes de nuit qui l'enserrent encore.

De son pinceau naissent des fulgurances jaunes, des gris légers traversés par des chemins bleus, des bruns, des ocres qui évoquent des murs pensifs abandonnés depuis des siècles, des portes ouvrant sur ce qu'on ne voit pas, des rouges de Venise mais des rouges timides comme les fruits qui n'osent pas mûrir, des violets et des mauves capturés dans les lointains. Il y a aussi des visages. Celui d'une femme aux traits doux, yeux tournés vers le dedans, bouche murée par un voile opaque. Et aussi des silhouettes de désert. Ou un drôle d'animal vert et bleu, venu de l'espace, mi-chien, mi-farfadet.

La matière des peintures est tantôt lisse, douce comme la mousse des bois, tantôt rugueuse et forte comme une écorce.

Après chaque toile exécutée dans une sorte de transe, rapidement, comme si le temps allait manquer, la force disparaître, la vision s'évanouir, c'est l'apaisement né de la fatigue de la lutte et du travail de la forme et de la couleur.

L'œuvre qui se fait est vraie. Elle parle de souffrance et d'amour.